comme étant parfaitement idiot. Rousseau fit la bête durant toute l'audience avec héroïsme. Il accepta l'humiliation avec la sérénité d'un homme qui a la conscience de son génie.

Tel fut cet homme à l'esprit ingénu. Il ne lui manqua peut-être, pour devenir un grand artiste, que d'avoir pu être peintre dès sa jeunesse au lieu de commencer par être douanier.

§

Le Comité de la S. M. I. et M. Jean Marnold. — M. Emile Vuillermoz nous a apporté la lettre ci-dessous, et, au nom du Comité de la Société Musicale indépendante, nous en a demandé l'insertion :

Paris, le 31 août 1910.

Monsieur le Directeur du « *Mercur*e de France »,
Paris.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercur*e du 1^{er} août, votre collaborateur, M. Marnold, a porté sur la première saison de notre Société Musicale Indépendante des jugements absolument étrangers au domaine de la critique et formulés dans des termes que nous ne saurions admettre.

Dédaignant de protester contre les railleries déplacées prodiguées dans cet article à notre Président Gabriel Fauré, nous ne prétendons relever que les assertions malveillantes incriminant directement la moralité de l'œuvre que nous avons fondée. C'est en vain que votre collaborateur cherche à créer une équivoque en affectant de prendre spécialement à partie M. A.-Z. Mathot, qui remplit à la S. M. I., avec un tact parfait et un désintéressement auquel nous rendons tous hommage, les ingrates fonctions de secrétaire général, et qui, du reste, s'est fait rendre personnellement justice : M. Mathot s'étant toujours borné à faire exécuter les votes du Comité, c'est celui-ci qui doit se considérer comme visé en la circonstance. Nous voulons bien croire qu'en imprimant que notre Société « ne s'est pas affirmée comme une entreprise purement artistique », que « nous l'avons lancée comme un emprunt russe ou un ténor italien retour d'Amérique », que, « pour attirer des sociétaires nous avons employé des procédés dépassant parfois la mesure », le tout avec la complicité « d'un éditeur barnum et d'un pontife..., etc. » M. Marnold n'a pas compris qu'il permettait à certains de vos lecteurs de suspecter l'honorabilité de notre Société ; néanmoins, il nous est impossible de laisser publier dans votre excellente revue des imputations semblables sans vous prier d'accueillir notre plus énergique protestation.

Veillez agréer, monsieur le Directeur, avec nos remerciements, l'expression de notre haute considération.

Les Membres du COMITÉ de la S. M. I.

LOUIS AUBERT, ROGER DUCASSE, JEAN HURÉ; CH. KOEHLIN, MAURICE RAVEL,
FLORENT SCHMITT, ÉMILE VUILLERMOZ.

M. Caplet, absent de France, n'a pu être mis au courant de ces incidents et joindre sa signature à celles de ses collègues.

Nous avons cru devoir communiquer cette lettre à M. Jean Marnold, qui nous prie d'insérer ce qui suit :

Cher monsieur Vallette,

Le Comité de S. M. I. ayant pris un mois de réflexion pour envoyer sa protestation, j'en ai peut-être quelque droit à un délai pour ma réplique. Malgré tout mon désir de la voir paraître dans le prochain *Mercur*e, il m'a été impossible, en ces jours de déplacements familiaux, de la rédiger à temps. Ce sera donc pour le 1^{er} octobre. Mais, en regrettant ce retard, je tiens à rassurer les membres du Comité de la S. M. I. : ils ne perdront rien pour attendre.

Bien cordialement,

JEAN MARNOLD.

P. S. — Je profite de l'occasion pour corriger, dans l'article en question, une coquille qui dénature ma pensée à propos de *Ma Mère l'Oye*, de Maurice Ravel.

Page 541, ligne 24, au lieu de «... si sa maîtrise... », prière de lire : «... ni sa maîtrise moins à l'aise ».

§

Une lettre de M. Teodor de Wyzewa.

Cher monsieur Vallette,

Me voici forcé de protester, — bien à regret, je vous assure ! — contre un certain nombre d'affirmations [inexactes contenues dans un article du *Mercur de France* du 1^{er} septembre : *Une curieuse Traduction de Résurrection*, et qui, sans mon démenti, risqueraient de ressusciter une légende moins préjudiciable encore à ma traduction du roman de Tolstoï qu'au bon renom d'autres personnes éminemment honorables !

L'auteur de l'article — que je remercie d'ailleurs très sincèrement de l'éloge qu'il veut bien accorder à la qualité « littéraire » de ma traduction — écrit tout d'abord :

La traduction de M. de Wyzewa, publiée par le journal nationaliste *l'Echo de Paris*, est forcément incomplète ; tout ce qui, dans le roman, a trait à l'armée, à la religion, au clergé, et pouvait déplaire à la clientèle de *l'Echo de Paris*, a été supprimé. Malheureusement M. de Wyzewa n'a pas rétabli, dans l'édition de sa traduction parue chez Perrin, les passages omis dans le quotidien.

Or, j'ai eu déjà l'occasion, il y a dix ans, de démentir la première de ces deux assertions de votre collaborateur. En réalité, la traduction que j'ai publiée dans *l'Echo de Paris* sur la demande expresse des représentants du comte Tolstoï, au printemps de l'année 1900, contenait scrupuleusement tous les passages « qui avaient trait à l'armée, à la religion, au clergé ». Ni les directeurs de *l'Echo de Paris* ni moi-même ne nous étions crus en droit de rien supprimer ou de rien changer, dans la traduction d'un ouvrage que le comte Tolstoï nous avait fait l'honneur de nous confier. Et c'est seulement ensuite, lorsque je suis devenu, en quelque sorte, unique possesseur de ma traduction, c'est seulement dans les premières éditions du roman sous forme de livre que je me suis permis de couper sept ou huit passages d'un caractère tout abstrait, dont je craignais que leur violence révolutionnaire n'empêchât une foule de lecteurs d'apprécier et de goûter à loisir la véritable signification morale, ou même littéraire, du roman. Mais ces suppressions n'avaient jamais eu, à mes yeux, qu'un caractère provisoire, destinées simplement à faciliter à *Résurrection* l'accès de bien des cœurs que telle peinture satirique des cérémonies d'une messe, par exemple, aurait pu lui fermer irrémédiablement ; et aussitôt que la fortune littéraire du roman m'a paru assurée, en fait dès l'automne de 1900, j'ai restitué à la fin du volume tous les passages naguère supprimés. Je les ai restitués en *appendice*, avec le projet de les rétablir dans le cours du récit dès qu'une refonte complète de l'édition me deviendrait possible : hélas ! la vente de ma traduction n'a point tardé à se ralentir, et j'attends encore qu'une chance imprévue me permette d'imposer à mon éditeur la réimpression, — ou plutôt la re-composition, — du copieux volume. Mais il n'en reste pas moins que, depuis la fin de 1900, tous les passages qu'on m'accuse d'avoir supprimés se trouvent reproduits dans ma traduction, *tels que je les ai lus dans le manuscrit russe que m'a jadis envoyé le comte Tolstoï* : et ceci m'amène à devoir démentir une autre des assertions de l'auteur de l'article.